

Un bon mot

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN BON MOT

ETAIT au cours de la mobilisation de 1914, pendant une période de manœuvres où la troupe harassée logeait dans des cantonnements de fortune.

La diane ayant sonné, je faisais toilette dans ma chambre avant de sortir et j'écoutais, par la fenêtre ouverte, le bruit des pas et des conversations qui montait jusqu'à moi.

— Salut, Marc ! fit une voix cordiale et bien timbrée.

— Va te faire empailler ! répondit une autre voix, roque celle-là.

Intrigué, je tendis l'oreille.

— Tu es rudement de mauvaise humeur, ce matin ; qu'y a-t-il ? poursuivait le premier.

— Ah ! répondit l'autre, j'en ai « plein le dos » de ces manœuvres et puis, cette nuit, je n'ai pas pu fermer l'œil !

— Et pourquoi donc ?

— Il y avait des « caïons » qui ont « fait la vie » toute la nuit !

— Mais voyons, toi qui es paysan, tu en as pourtant l'habitude, des caïons !

— Oui, bien sûr, mais tu sais, David, avec ceux-là, c'est ce sacré accent bernois qu'ils ont que je ne pouvais pas supporter !

(Authentique) A. Mex.

La Patrie Suisse. — Les réceptions du jour de l'An au Palais fédéral, à Berne, l'arrachement, par la bise, de l'antenne du poste radiophonique du Champ-de-l'Air, à Lausanne, des lagopèdes photographiés par un touriste sur un champ de neige, la plaque commémorative du barrage de Barberine, des chiens Doberman, le nouveau bâtiment de l'Union de Banques suisses à Vevey, les automates de Jaquet-Droz, des tableaux de Guy Baer, le lieutenant-colonel Guillaume de Kalbermatten, à Sion, le nouveau commandant du régiment d'infanterie 6. Tel est rapidement indiqué, le contenu du dernier numéro de La Patrie Suisse (9 janvier). T. A.



LES BRUITS QUI COURENT

Dès le premier jour, tante Jeanne, venue pour renouer connaissance, parla des clientes à attirer. Elle était profondément vaudoise — Ormonnenche d'Ormont-Dessus — et savait très bien le fort et le faible des dames de Châteaueux. Laure avait apporté de grands écriteaux qui, à Lyon, étaient suspendus aux fenêtres de son atelier : sur l'un, ROBES ET MANTEAUX sur l'autre : MODES DE PARIS. Tante Jeanne ne les approuva pas.

— Vois-tu : ça effrayerait nos gens. Ils penseraient payer trop cher. Et puis, il y en a qui se gêneraient. Modes de Paris c'est trop « conséquent ». Fais-moi repeindre cette histoire. Faldero s'y entend. Je lui dirai un mot. Il mettra Laure Charlon-Pache, couturière. Ni plus, ni moins. Les gens savent assez que tu viens de Paris ou de Lyon. Ils se penseront bien que tu connais les modes. Ça leur fera plaisir. Ils ne demandent pas mieux que de s'attifer joliment, mais il ne faut pas les épouvailler avec des grands mots. Il ne faut pas non plus qu'on puisse dire qu'ils s'en croient d'être habillés comme des dames de là-bas. Et puis, il y a bien des femmes et des filles toutes simples, comme moi, qui te feront faire une jupe ou un caraco. Tu ne dois pas mépriser le petit monde. Son argent vaut tout autant que celui des gros. Si tu mets des écriteaux des grandes villes, ce petit monde ne viendra pas. Enfin, je veux te dire autre chose. Tu m'excuseras si je vais trop loin. Voici : tu m'as reçue comme ta mère m'aurait reçue, avec qui j'allais « en champ » quand nous étions hautes comme ta Rose. Tu n'es pas devenue fière à l'étranger. Tant mieux pour toi. L'orgueil ne vaut rien. Seulement méfie-toi des voisinages. On a joliment batoillé sur ton compte, ces jours derniers. Oh ! rien de méprisant, bien sûr ! Chacun sait que tu es une brave fem-

me, mais — excuses-moi encore, je suis d'âge à tout dire, n'est-ce pas ? — Eh ! bien tu n'as pas enlaidi... Ris tant que tu voudras. Mieux vaut rire que pleurer, mais ce qui est vrai, est vrai. Tu es une toute belle personne et, ma fi, tu comprends... les mauvaises langues... Enfin, pas besoin d'en dire plus.

Evidemment Laure Charlon n'avait pas enlaidi, selon le mot de tante Jeanne. Peut-être, les esthètes, fervents de la ligne, lui eussent-ils trouvé un peu trop d'embonpoint, mais elle était de haute taille et son visage régulier, animé par de grands yeux gris très expressifs, sa chevelure blonde abondante, parsemée déjà sur les tempes, de quelques fils d'argent, l'expression gracieuse, quoique un peu mélancolique, de son sourire, s'accordaient admirablement avec une corpulence modérée. Les vicissitudes des dernières années, la fatigue — Charlon était mort après un an de maladie nerveuse exigeant des soins continus et une patience inlassable — le chagrin, les appréhensions devant l'avenir, avaient, il est vrai, dessiné deux ou trois rides sur ce visage de trente-huit ans ; mais, certainement, après quelques mois de travail paisible et de repos moral, ces indications prématurées s'effaceraient, et Mme Laure rajeunie, redeviendrait la belle Laure, au grand dépit, sans doute, de la pintière et, peut-être de quelques autres. Tante Jeanne prévoyait ce changement et, un peu indiscret, s'excusant toujours, elle fit allusion à un mariage possible : « Tout ça s'est vu ». Cette prophétie fit rire la veuve, qui se récria. Ah ! elle était bien loin de penser à prendre mari. Et même, si cette idée lui venait un jour, elle la chasserait bien vite, ne voulant pas imposer un nouveau papa à ses deux orphelins. Rose, déjà grande et très réfléchie, en souffrirait trop. Cette enfant avait soigné son père avec une intelligence rare pour une fillette si jeune. Elle conservait de lui un souvenir intense et sans ombre, sans férule. Tante Jeanne interrompit, un peu hésitante, craignant sans doute de réveiller les tristes souvenirs ou d'accuser fausement.

— Mais, ce qu'on a dit... Tu sais, moi, je n'en connais pas davantage... Il ne faut pas prendre après mes paroles... On dit tant de choses. Seulement, il paraîtrait que ton mari était un peu... comment... un peu... difficile.

En réalité, Victor Charlon avait été très pénible pendant les dernières années de sa vie. Des échecs successifs, dus en grande partie à une ambition mal soutenue par un talent médiocre et un caractère cassant, du surmenage, des excès d'autre genre avaient provoqué une neurasthénie, d'abord intermittente, puis ininterrompue, avec tentatives de suicide, mutisme, refus de nourriture, etc. Et Laure, qui savait tout, supportait tout, par respect pour les enfants. L'amour était bien mort en elle, mais elle ne voulait pas reprendre sa liberté, elle n'admettait pas la possibilité d'un divorce et continua sa tâche de femme dévouée qui, bientôt, dut se transformer en infirmière auprès d'un malade, parfois dangereux. Jamais ni Rose, ni André ne soupçonneraient qu'entre leurs parents des faits tristes avaient creusé un fossé profond. Ils ne virent rien, n'entendirent rien, ne surent rien.

Et Laure pensait à ces choses subitement évoquées par le bavardage de tante Jeanne. Elle y pensait et se taisait, laissant vaguer, au loin, un regard triste, si triste que la vieille servante eut l'intuition d'avoir brutalement rouvert de douloureuses blessures.

— Tu me pardonneras, fit-elle. Je suis une vieille bête, vois-tu. Je n'aurais pas dû te demander ça... Puis, c'est tes affaires... Les hommes sont les hommes. Quant même je n'en ai pas eu, je sais bien qu'ils ne valent pas cher, ni les uns, ni les autres, il faut les prendre comme le bon Dieu les a faits, n'est-ce pas ?

Ces quelques phrases réveillèrent Mme Charlon, que son rêve emportait dans le passé. Elle se ressaisit et trouva la force de sourire.

— Vous êtes toute pardonnée, ma bonne tante Jeanne. Evidemment, je n'ai pas eu tous les jours la vie couleur de rose, mais il y en a de plus malheureuses que moi. Et puis, comme vous le dites, les hommes sont les hommes.

— Oui, oui... Il y en a peu de bons, mais cependant, il y en a. Par exemple, mon syndic. Et je voulais, justement te dire, Laure, qui si tu as besoin d'un conseil ou d'un service, il ne faut pas te gêner. Il est de bonne parole et de bon soutien... Peut-être un bocon original, mais on s'y fait ; puis, n'est-ce pas, chacun sa façon, dans ce monde.

L'enseigne fut modifiée, et Faldero peignit, noir sur blanc : Laure Charlon-Pache, couturière. Quelques lignes dans le *Messenger de la montagne* et l'*Echo du Vignoble*, annoncèrent l'installation en même temps que la modicité des prix. Cette publicité rudimentaire, appuyée par les recommandations verbales de Mme Gerber, très satisfaite d'un manteau, suffit à faire connaître le nouvel atelier. La femme du docteur Mangin, que l'on disait des plus difficiles, fit un essai et se déclara enchantée ; il n'en fallut pas davantage pour décider les hésitantes et, deux mois après son arrivée, Mme Charlon employait deux ouvrières et une apprentie. Elle suivait, d'ailleurs, le conseil de tante Jeanne, ne dédaignait pas le travail simple et accueillait le petit monde aussi aimablement que les clientes de qualité. Les commandes se succédaient, nombreuses, et l'avenir s'ouvrait souriant. Les enfants se portaient à merveille, et ne s'ennuyaient pas. Rose entrée à l'école secondaire prenait plaisir à l'étude, quant à André, de l'avis du syndic, une année d'école primaire lui serait fort utile.

« Ben-Hur » au Théâtre Lumen. — Suite à de nombreuses demandes, et afin de donner entière satisfaction aux sollicitations qui lui sont parvenues, la Direction du Théâtre Lumen s'est assurée, en exclusivité pour Lausanne, l'œuvre cinématographique qui remporta le plus grand succès connu à ce jour dans le monde entier : « Ben-Hur », cette œuvre formidable et grandiose qui détient en Suisse également le record comme succès, sera présentée avec la partition musicale spéciale interprétée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de son chef M. Ernest Willeumier.

Royal Biograph. — Le nouveau programme du Royal Biograph comporte tout spécialement cette semaine « L'insoumise » splendide comédie dramatique d'après la célèbre pièce de M. Pierre Frondaie. Mentionnons encore « Et avec ça ? », grand film d'aventures du Far-West.

N'oubliez pas que vous pouvez payer votre abonnement en versant la somme de 6 francs au compte de chèques II. 1160.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises
chez le spécialiste

DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général. LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.